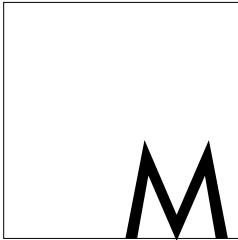


ANTOINE TARABBO

**LA
TETE
AU
CARREAU**



es chaussures dépassent à peine l'arête usée du trottoir.
Quelques centimètres de vide !

Et pourtant béance d'un abîme sombre.

Une angoisse neuveuse me vrille la poitrine.

Je recule jusqu'au cœur de la dalle de béton.

Nausée persistante, roulis tenace, houle sournoise !

Je deviens le passager clandestin de moi-même !

Un creux s'annonce ! Nouvelle embardée dans ma tête !

Mon petit sac de voyage gît à mes pieds comme une épave molle.

Y porter seulement le regard c'est, pour moi, commencer à dériver.

Goût de fiel !

Mon esprit se recroqueville, se spasme !

Et ce maudit bus qui ne vient pas !

Un élancement têtu me fouaille le crâne avec la régularité maniaque d'un métronome.

Mes réflexions fuient chassées, pulsées par les battements sourds et lourds de mes tempes de pierre.

Des lanières de cuir tendu m'enserrent traîtreusement tout le chef.

Mon cou continue à se consumer de raideur...

Le malaise s'attaque maintenant à mon oreille gauche et y fait vrombir de furieux bourdonnements.

On enfonce de l'ouate tassée dans mon conduit auditif !

À l'intérieur du car, le terrible tangage se démultiplie !

Tout mon être n'est qu'une pauvre caboche chavirée aux confins d'un corps qui s'absente. Mal de mer intégral !

Les mouvements latéraux de l'engin tout à fait ivre malmènent durement mon reliquat de conscience.

Parcours en lambeaux...

À mon corps défendant, à mon cœur descendant, je revis, à chaque manœuvre, la crise de vertige qui m'a jeté bas, il y a quelques jours.

Je ne suis plus qu'une bouée balise que fouettent des flots insatiables !

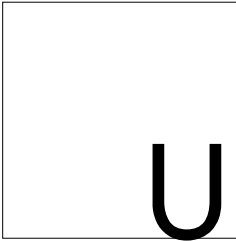
Il m'est impossible d'accommoder les volées d'images qui, à travers les vitres, heurtent, en gerbes confuses, mon regard aux abois.

Mes yeux perturbés par cette folle farandole allument devant moi de vibrantes girandoles.

Je me raccroche à la présence de la pluie qui parle à ma peau via le verre humide où j'appuie ma peau de moribond.

Rues perpendiculaires qui godillent en enfilade dans le coin de l'œil et jettent des éclairs de lumière papillonnante. Bruits fluides des portes coulissantes qui chuintent aux oreilles désormais toutes deux calfatées à la cire.

À chaque redémarrage, à chaque coup de frein, naufrage intérieur !



ne blouse blanche passe devant moi. La voix est carénée par l'interrogation.

- Monsieur François Vivier ? Ambulatoire, c'est ça ?
Ambulatoire ?

La vignette de mon manuel de latin de sixième a filé sous mes yeux dansants.
Ambulare ! Ambulare ! Promenade de matrones grasses aux toges plissées sur la via Appia.

Et ce mot qui désigne, ici, le patient qui peut se déplacer par lui-même, se met à ricocher dans mon sonore labyrinthe intime.

Ambulatoire ! Moi un ambulatoire ! Je tente de faire diversion à l'état d'angoisse qui coulisse de plusieurs crans, quelque part sous mon estomac. Mais ma conscience flotte de plus belle sur mon corps qui tangué. Tout l'environnement semble contaminé par l'instabilité qui siège en moi. La Terre s'est mise à tourner, il y a peu...

Et cette garce me le rappelle à coups de brèves rotations tout à fait imprévisibles.

Les distances sont devenues démesurées dans le chancellement quotidien des relevailles d'après crise.

Ambulatoire !

Jusqu'aux mots eux-mêmes qui n'ont plus leur physionomie habituelle. La langue me paraît comme parlée à côté de moi. Les mots flottent eux aussi, sortes de halos auditifs, ballotants, tout à la fois indécis et cotonneux. Emplis de sonorités malfaisantes ou douloureusement ironiques.

Eux aussi m'envoient follement dinguer !

Je suis une véritable bouteille à la mer ! Un récipient de chairs quasi amnésiques devenu obsessionnellement soucieux de l'amplitude des vagues qui le portent.

Tout est réalité nouvelle, troublante jumelle décalquée sur l'ancienne.

Tout est décor décalé. Il faut désormais penser un équilibre d'ordinaire si naturel. Ensuite tenter de le pérenniser, fragile, à chaque enjambée. Avec ce sentiment lugubre qu'un plancher aux lattes féroce ment cirées guette sadiquement chaque pas. Mon esprit s'engloutit presque entièrement dans cet effort vide, dans cette périlleuse maintenance.

Appuyé sur le chambranle - encore un mot qui me fait tressaillir ! - de la porte, j'attends, feignant une fausse nonchalance, que les draps soient changés sur le lit près du radiateur, côté droit par rapport à l'entrée. Il sera le mien pour une semaine. Le temps que la Faculté se fasse une idée de mon cas.

Les aides-soignantes en ballets silencieux et très efficaces s'activent encore. Je lance mon premier regard circulaire sur la carrée des pyjamas. Petit tourbillon !

Six lits dans cette pièce rectangulaire au carrelage immense. Plafond blanc inaccessible. Quatre patients disséminés et circonspects qui, semble-t-il, m'observent avec attention.

Prendre possession d'une fesse discrète du lit remis à neuf, vierge de toute

plissure. Puis dans le placard que me désigne un poignet noueux hérissé de poils gris énormes, accrocher mon blouson de guingois, sur un cintre de plastique noir, qui, soudain alourdi, se met à dodeliner des épaules.

Enfin, à petits gestes mesurés, le souffle presque coupé, enfiler le pyjama sorti maladroitement du sac radeau. Grâce à ce simple geste, j'ai le sentiment de faire allégeance, de devenir un véritable hôte de la chambre. Mon être du dehors est ainsi rejeté comme une vieille peau.

Un peu soulagé, je porte mon attention sur les bords chromés du lit, sur le mobilier de mon maigre territoire. Un chevet émaillé et vétuste qui s'écaille par endroits, une petite table roulante de conception plus moderne au pied du lit, légèrement inclinée et sur laquelle, le soleil se divise, à foison, en lunules oblongues éblouissantes.

Face à moi, un sourire édenté qui danse jusque dans les yeux, en flammèches fines, malgré l'iris terne. La tête qui le porte, cheveux de sel et tempes grises, comme le shampooing de farine d'un auguste pitoyable, m'invite, d'un acquiescement enjoué et plissé des commissures à m'installer à mon aise. Je hoche la tête de la manière la plus engageante possible. Le vieux monsieur, car c'en est un, exécute alors un geste de dénégation de l'index droit ramené à ses lèvres tandis que le gauche pointe un trou sous la pomme d'Adam. Dans la seconde, je comprends : puits ! Voix tarie ! Le vieillard à face de clown harassé, ne parle pas, ne parle plus, c'est un laryngectomisé ! C'est tout de même farce, je suis à demi sourd et mon premier interlocuteur ici est muet !

Chez le même éditeur, aux Essarts le Roi

Dictionnaire étymologique et historique de la langue des signes française, Yves Delaporte, 2007.

Écrire les signes, Marc Renard, 2004.

Gestes des moines, regard des sourds, Aude de Saint-Loup, Yves Delaporte et Marc Renard, 1997.

Gédéon, non-sens et p'tits canards, Yves Lapalu, édition numérique, 2012.

Gros signes, Joël Chalude et Yves Delaporte, 2006.

Là-bas, y'a des sourds, Pat Mallet, 2003.

La lecture labiale, pédagogie et méthode, Jeanne Garric, 2011.

La tête au carreau, Antoine Tarabbo, 2006.

Le Cours Morvan, impossible n'est pas sourd, Martine et Marc Renard, 2002.

Léo, l'enfant sourd, tome 1, Yves Lapalu, 1998.

Léo, l'enfant sourd, tome 2, Yves Lapalu avec Xavier Boileau et Michel Garnier, 2002.

Léo retrouvé, Yves Lapalu, 2009.

Le retour de Velours, Éliane Le Minoux et Pat Mallet, 2007.

Les durs d'oreille dans l'histoire, Pat Mallet, 2009.

Les sourds dans la ville, surdités et accessibilité, Marc Renard, troisième édition, 2008.

Les Sourdoués, Sandrine Allier, 2000.

Le Surdilège, cent sourdes citations, Marc Renard et Pat Mallet, 2009.

Sans paroles, Pat Mallet, 2012.

Sourd, cent blagues ! Petit traité d'humour sourd, tome 1, Marc Renard et Yves Lapalu.

Sourd, cent blagues ! Tome 2, Marc Renard et Yves Lapalu, 2000.

Sourd, cent blagues ! Tome 3, Marc Renard et Michel Garnier, 2010.

Tant qu'il y aura des sourds, Pat Mallet, 2005.

Visitez notre site

www.2-as.org/editions-du-fox